

Cérémonie de remise des diplômes de la Faculté de Philosophie et de Sciences sociales
- 5 octobre 2019 -

Madame La Vice Rectrice,
Madame la Doyenne,
Monsieur le Vice Doyen,
Messieurs les Présidents de département

Chers Professeurs, Chers Nouveaux diplômés, Chers Amis,

En prenant la parole à ce pupitre, je mesure l'honneur d'avoir été invitée à m'exprimer devant vous... je mesure également la distance qui me sépare désormais de ce jour où j'ai, moi-même, reçu mes diplômes de droit et de philosophie, au sein de notre Université.
C'était il y a à peu près 20 ans...

20 années où j'ai cheminé, rarement en ligne droit, parfois en cercle ou en zigzag, voire de guingois.

Pourtant la philosophie existe depuis très longtemps dans ma vie, comme une certitude intime.

Où aurais-je pu, - si ce n'est dans le département de philosophie - rencontrer des gens qui se posent autant de questions que moi sur le sens de la vie et la course du monde?
Découvrir que l'«étonnement philosophique» n'est pas une maladie, ni une tare, mais bien la condition première d'appartenance à la corporation des Philosophes fut un soulagement durable.

Dans un mouvement que j'aurai la décence de ne pas commenter, j'ai commencé mes études de philosophie...en m'inscrivant à la faculté de droit !

En effet, quelques âmes bien intentionnées m'avaient soufflé que « le droit mène à tout ».

Ce n'était pas tout à fait vrai comme j'ai pu l'apprendre dans les 3 années qui ont suivis, années réussies au plan académique mais – néanmoins- partiellement désespérées...

J'ai donc interrompu mon cursus de droit après la 3^e année, pour m'inscrire à la Fac de philo.

Ce fut un émerveillement.

Tout autant que le contenu des cours, j'ai aimé les gens : n'est-ce pas miraculeux que dans un monde déjà frappé par le chômage et la crise, un certain nombre de personnes se dédient à traiter de questions qui paraissent absconces au commun des mortels et qui sont, pour la plupart, peu quantifiables au plan économique ?

J'aimerais pouvoir vous dire que c'est de cette époque que date mon amour de l'éthique et de la bioéthique, mais...il n'en est rien ! Si j'ai d'emblée adoré la philosophie politique, la philosophie morale et l'esthétique, la bioéthique m'est, à l'époque, apparue rebutante, sorte

de monstre technophile à sang froid survivant dans les douves des hôpitaux et des institutions de recherche.

Je vous parlais d'un parcours en forme de zigzag...
A l'issue du « bachelor » en philosophie et de ses nombreux ravissements, j'ai eu la conviction que ce qui m'avait posé problème dans le droit était maintenant quelque chose sur lequel je pouvais développer un point de vue, en particulier si je m'orientais vers le droit public... dès lors, j'ai repris mes études de droit tout en continuant mes études de philosophie, achevant ainsi concomitamment ces deux cursus, hormis le mémoire de philo qu'il a fallu postposer un peu pour cause d'entrée brutale dans la vie active...

En effet, j'ai accepté le premier poste qui m'était proposé. Non pas que j'eusse la certitude qu'il me convenait mais...qui étais-je pour refuser ?

Je ne suis pas tombée trop mal : un poste de conseillère aux réformes institutionnelles au sein du Sénat de Belgique. J'ai fait mon apprentissage de la politique et ai travaillé deux ans à un rythme fou, préparant des réunions politiques, écrivant des propositions d'articles de loi et contribuant (de façon modeste) à la régionalisation de la politique agricole.

Vous en conviendrez, du « veau élevé sous la mère » à Nietzsche, il y a un pas...
Nous étions loin, très loin de la philosophie et celle-ci me manquait.
Bien que le goût immodéré des Belges pour les réformes institutionnelles m'offrit la perspective d'une longue carrière, j'ai démissionné avec pertes et fracas.

J'ai pu enfin rendre mon mémoire de philosophie et j'ai rejoint une activité de recherche à l'Université, au Centre de théorie politique sous la direction de Jean-Marc Ferry. L'anthropologie philosophique et l'éthique du soin furent au centre de mes recherches durant ces années-là, jusqu'à ce qu'un visiteur imprévu s'invite dans ma vie...

Le cancer. Quand il vous arrive, il vous faut intégrer la rupture physique, psychique que cela représente avec votre vie d' « avant ». « *Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !* » disait Paul Valéry¹. C'est ce que j'ai fait.

Si j'ai dû arrêter de travailler pendant 15 mois, j'ai néanmoins beaucoup appris dans cette période spécifique de ma vie, depuis la position (souvent) horizontale qui est celle du patient.

Lorsque j'ai été en mesure de reprendre une activité, j'ai accepté avec gratitude un poste de conseillère au cabinet de la Vice Première Ministre et Ministre de la santé. Je suis devenue sa conseillère pour les questions d'éthique et de bioéthique. Je fut aussi sa speech writer sur certains sujets.

C'est là - au carrefour de la vie humaine, de la vie politique et des savoirs philosophiques - que j'ai réellement embrassé la bioéthique. Cet intérêt profond ne s'est, depuis, jamais démenti.

¹ Dans son poème « Le Cimetière marin »

Aujourd'hui, après une expatriation dans un pays où l'on parle la même langue mais où l'on pense très différemment, j'exerce la fonction d'éthicienne, un métier dont je ne connaissais pas l'existence lorsque je faisais mes études et qui tend à se développer aujourd'hui en Europe (il existe depuis longtemps aux Etats-Unis).

Je travaille à l'Institut Pasteur (Paris) qui est une fondation privée reconnue d'utilité publique, un des acteurs importants au plan international dans le domaine de la recherche en santé humaine.

En son sein, près de 2000 chercheurs conduisent des recherches dans le domaine des maladies infectieuses et épidémiques, de l'autisme, du cancer, de la génétique des populations, ou encore de la vaccinologie.

A la Cellule Ethique, un service composé de 3 personnes, notre mission première est d'assurer que lorsque des recherches sont conduites sur des humains, malades ou bien portants, ces personnes sont traitées non pas comme des cobayes mais dans le respect de leur dignité, de leur droits et dans la prise en compte adéquate de leurs besoins en santé.

C'est une responsabilité délicate. Pour donner un exemple concret, l'un² des deux Comités d'éthique que fait fonctionner la Cellule Ethique protège à l'heure actuelle plus de 80.000 participants, dont 50 % sont de personnes vulnérables, (femmes enceintes, enfants,..) dans des pays qui sont touchés par les maladies qu'étudie l'Institut Pasteur (paludisme, VIH, méningite bactérienne, malnutrition infantile...) : la Centre-Afrique, le Cameroun, la Guinée, le Laos, le Cambodge...

Ceci impose une vision qui n'est pas centrée uniquement sur la santé physique, mais qui tient également compte des contextes culturels et de l'évidente **inégalité économique** entre Pays du Nord et Pays du sud, inégalité dont la recherche se doit de tenir compte si elle ne veut pas devenir maltraitante.

Si j'ai dû apprendre la langue des sciences biologiques et médicale pour converser avec les chercheurs et être en mesure d'évaluer éthiquement un protocole scientifique, je peux dire aujourd'hui que le bagage le plus précieux dans mon travail, celui que je mobilise quotidiennement, c'est celui que j'ai reçu de l'ULB : la capacité à construire et porter une réflexion éthique autonome, libre, indépendante, sans dogmatisme et sans complaisance.

C'est également ce bagage que je mobilise au sein du Comité consultatif de Bioéthique de Belgique où j'entame mon troisième mandat et dont j'ai l'honneur de co-présider la Commission restreinte « Euthanasie »

Chers jeunes diplômés, je veux vous dire que le plus précieux, vous l'avez en vous.

Les savoirs techniques s'acquièrent pour peu que l'on s'en donne la peine mais la capacité à penser de façon autonome et rigoureuse est un bagage inestimable dans un monde dont on

² l'Institutional Review Board (IRB) de l'Institut Pasteur

nous prédit qu'il devient une fabrique à « crétin digital »³. Ce bagage, le monde en a plus que jamais besoin.

J'ai pu maintes fois éprouver la fonction émancipatrice de l'enseignement reçu à la Faculté de philosophie et je remercie ceux qui m'ont formée.

Il y a cependant une chose à laquelle mes études ne m'ont pas préparé : l'inégalité homme/femme, persistante, dans le milieu professionnel.

Biberonnée au principe méritocratique qui a cours à l'Université, j'avoue ne pas l'avoir vue venir, même si je connaissais les statistiques relatives aux inégalités salariales et au partage – mais est-ce le bon terme ? - des tâches ménagères.

Il y a tout ce qui a déjà été décrit : les réunions qui commencent à 18h, les hommes qui vous interrompent, ceux qui reprennent à leur compte vos propos ou vous expliquent doctement ce que vous connaissez...

Mais il y a aussi cette division du travail étrange qui persiste, voire se renforce au fur et à mesure que vous gravissez les échelons : aux femmes le travail de fond, harassant parfois, et la production de notes, de rapports et de textes de référence sur lesquels certains hommes - pas tous bien sûr, mais certains - s'appuieront pour obtenir reconnaissance, visibilité, leadership. Si les femmes ont désormais accès à davantage de fonctions qu'auparavant, la rétribution symbolique et financière de leur travail reste imparfaite.

C'est la raison pour laquelle il ne me semble pas inutile de suggérer aux jeunes femmes présentes dans cette salle, d'être vigilantes à ce sujet et de s'assurer qu'on respecte tant leur personne que l'ampleur et la qualité du travail qu'elles feront dans les années à venir. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'elles pourront compter sur les hommes de bonne volonté, présents dans cette salle comme ailleurs, pour contribuer à ce rééquilibrage.

Virginia Woolf a dit ces mots inspirants, qui ouvrent bien des perspectives :

« in fact, as a woman, I have no country. As a woman I want no country. As a woman my country is the whole world » (Three Guineas, 1938)

Mesdames, Messieurs, Chers Nouveaux diplômés, le futur de notre Monde s'étend devant nous. Il vous appartient !

Je vous souhaite Bonne route !
Je vous remercie.

Virginie Pirard
Fellow 2018-2019 (philosophie)

³ <https://www.seuil.com/ouvrage/la-fabrique-du-cretin-digital-michel-desmurget/9782021423310>